

## CONFESSION D'UN CYCLO

## A Vélo et à Bicyclette

Texte et photo Philippe LECHARLIER

Pour de bon, je le confesse, je suis à vélo et à bicyclette, un de ces énergumènes en voie de disparition dont la pratique du sport de loisir le dispute à celle du transport quotidien.

Si en matière de présentation, j'utilise le verbe être, c'est que rouler serait insuffisant, qu'il s'agit là de caractéristiques essentielles de moi-même dont je ne saurais me départir sans m'en sentir amoindri. Pratiques à ce point incorporées que les différents véhicules qui les soutiennent sont comme des prolongations de moi-même, sorte de squelettes métalliques ainsi que l'aurait dit Alfred Jarry. Je peux aussi bien conduire à l'occasion une automobile, mais en revanche, je ne serai jamais, et pour cause, automobiliste. On ne saurait être à la fois "à bicyclette" et automobiliste.



A vélo et à bicyclette, je le suis devenu. Pas plus qu'à voile et à vapeur, on ne naît bicipédique<sup>1</sup>. Si souvent, bon cyclo chasse de race, c'est ainsi moins une affaire de gènes que d'imprégnation culturelle. Comme si, d'un coup de bordée, le bidon prenait le relais du biberon. Dans mon cas, rien de tel toutefois. Pas venu au monde avec un petit vélo dans la tête, ni même été vacciné avec un rayon. C'est sur le tard que je me suis découvert bi<sup>2</sup>, après une période de la latence prolongée.

<sup>1</sup> Ne cherchez pas au dictionnaire, ce néologisme. C'est de ma part, pure invention.

<sup>2</sup> Certains, au motif qu'ils pratiquent la route et le vtt, pourraient revendiquer (indûment) leur appartenance à cette noble lignée. Rien à voir ! Au demeurant, le vtt constitue, de mon point de vue, une faute de goût qui commence par la machine et qui, après le karcher, se termine à la buvette.

Mais avant d'en venir là, il me faut au préalable opérer une distinction fondamentale entre vélo et bicyclette, distinction que le profane tend à ignorer. Si j'en crois le dictionnaire, la bicyclette est un moyen de locomotion formé d'un cadre, de deux roues, d'un guidon et d'un pédalier, là où le vélo n'est pas grand-chose, sinon justement une bicyclette. Tirée du Littré, cette définition traduit un manque évident de pratique. Si j'avais dû m'aventurer sur les routes sans selle, ce n'est sans conteste pas "à vélo et à bicyclette" que je serais devenu<sup>3</sup>. En outre, réduire le vélo à une bicyclette traduit une complète méconnaissance du sujet. Il est vrai qu'avec les années, le terme autrefois générique est tombé en désuétude, et qu'il tend pour l'heure à s'effacer derrière son moderne congénère. Le temps est loin où la France entière riait en écoutant Bourvil chanter "A Bicyclette"<sup>4</sup>, chanson un tantinet grivoise, bien dans la tradition "gauloise" du comique rural, à laquelle je crains d'avoir moi-même sacrifié, et qui véhiculait sur un mode parodique, les grands thèmes de la légende cycliste.

Cette distinction est, convenons-en, purement conventionnelle. La bicyclette se rapproche certes davantage de ses glorieux ancêtres, le paradoxe voulant qu'elle dispose à présent d'une foule d'accessoires dont le vélo (de course) est dépourvu. Elle se signale en effet par la présence d'une sonnette, d'un porte-bagage, de garde-boue, voire d'une béquille. Ce sont par ailleurs ses larges pneus et son guidon plat qui lui confèrent une allure débonnaire de bon aloi. Imagine-t-on une bicyclette équipée d'un cintre ?

La mienne ne déroge pas à la règle. Achetée aux puces pour une bouchée de pain, elle ne se pousse pas du col, malgré une douille de direction exceptionnelle. Elle-même sorte d'hybride, elle tient à la fois du moutain et du city bike et ne sort de l'ordinaire de la bicyclette que par sa couleur jaune. Après plusieurs années de bons et loyaux services, elle me fût un jour dérobée sur un parking de gare et doit à son superbe

<sup>3</sup> On peut certes toujours "se mettre la selle dans le cul". Je comprends mieux maintenant pourquoi ne n'apprécie guère – question de goût – les coureurs qui font du bec de selle.

<sup>4</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=VDt1poFpWmM>

teint<sup>5</sup> d'avoir été repérée par un voisin attentionné dans le dépôt-vente où son emprunteur indélicat l'avait mise en gage.

Mais c'est moins par son aspect physique que par son usage que la bicyclette se distingue du vélo. Je pourrais à la rigueur me passer d'un vélo ; une tenue appropriée suffirait parfaitement à ma pratique sportive. En l'occurrence, je ne me refuse d'ailleurs pas à enfourcher " mon jaune " pour une séance d'entraînement, histoire de me renforcer ou à l'inverse, de rouler en dedans. En revanche, faire les courses avec un vélo du même nom me semble inconcevable.

Distinction faite, revenons à notre histoire. Machine à remonter le temps, le vélo appartient à l'histoire de chacun de nous. La découverte de ses atours renvoie à des moments particuliers de notre enfance et de notre adolescence. Bref, on ne peut vanter les charmes de la bicyclette sans se dévoiler un peu.

Rien donc ne me prédestinait à la double casquette. Pas de trace de bécane à la maison, et petite reine absente de la culture familiale. Au plus fort des Trente Glorieuses, la bicyclette n'a plus la cote. Elle n'est plus le symbole de rêve et d'évasion qu'elle représentait encore à la fin des années quarante. A peine subsiste-t-elle comme instrument indispensable aux gens de peu. Les générations se suivent et se tournent le dos. Celle de mes parents, classe moyenne en formation, n'a d'yeux que pour l'automobile. Pataude et dépassée, la bicyclette, exclue de la galaxie du futur, rangée au rayon des accessoires et des jouets d'enfant.

Magie de l'enfance, qui permet heureusement de découvrir à nouveaux frais, la révolution qu'a constitué l'irruption du vélo dans la vie sédentaire de toute une population dont d'un coup de génie – celui de l'invention du pédalier par le père Michaux aux alentours des années 1860 -, l'univers s'est subitement démultiplié. C'est à la faveur de la Saint-Nicolas 1959 que l'enchantement put avoir lieu. Et qu'importe la monture, pourvu que vienne l'ivresse. J'ignore toujours où mes parents ont pu dénicher ces improbables biclous sans barre ni torpedo, munis d'un seul étrier avant nous disqualifiant par avance, mon frère et moi, pour les concours de freinage. Fait pour durer, nonobstant, car mon père dut fixer une

épaisseur de bois sur les pédales<sup>6</sup> afin d'éviter que nous les perdions. Nous étions enfin parés pour la grande aventure : combien de tours de Terre parcourus depuis que nous avons été lâchés ! Avant que le compteur ne se mette à tourner, quelques années s'avèreront toutefois nécessaires. Pour jouer au coureur, il faut pouvoir s'enthousiasmer, suivre avec passion les joutes des héros cyclistes, supporter en pensée, tel ou tel champion, toutes choses qui requièrent un équipement mental dont l'enfant de six ans n'est pas encore pourvu. L'ivresse des commencements consommée – tours et tours de jardin à n'en plus finir, de peur qu'une fois un pied posé, cesse l'enchantement - nos premiers ébats consisteront dans quelques gamineries des plus classiques : se dresser sur les pédales, lâcher une main puis deux, soulever la roue avant, ..., autant de manières d'apprivoiser la machine, de faire corps avec elle. Après des débuts si prometteurs, je m'étonne encore aujourd'hui, d'avoir parcouru sans regimber quatre fois par jour, les deux kilomètres qui me séparaient de l'école sur mes deux jambes<sup>7</sup> jusqu'en sixième. Le vélo fonctionnel<sup>8</sup> avait bel et bien quitté l'imaginaire collectif.

Mon entrée en cyclisme, je la situerai de manière rien moins qu'arbitraire à l'été 62. Par la grâce du Tour<sup>9</sup> qui débarque en Belgique dès la première étape, je découvrirai, leçon de géographie, que Spa, ville étape, n'est pas qu'une marque de limonade. Et que dire de la deuxième, qui voit Rik Van Looy, l'empereur d'Herentals, accueilli dans son fief avec la tunique arc-en-ciel sur le dos. Effervescence générale dans le pays

<sup>6</sup> *Il en allait à l'époque des vélos comme des pantalons, raccourcis puis rallongés, des pulls plusieurs fois retricotés. En revanche, je n'ai jamais eu de vélo du dimanche. Je compense sans doute aujourd'hui avec mon vélo d'hiver et mon vélo d'été. Quant à ma bicyclette de seconde main, elle me sert toute l'année depuis 10 ans.*

<sup>7</sup> *La supériorité du vélo sur la marche n'est plus à démontrer : assis, deux fois plus vite et deux fois plus loin ! Sport porté (la selle, l'air dans les pneus) comme la natation, le vélo vous procure en outre l'impression de voler, lors que dans l'eau, toutes écrouilles fermées, vous vous traînez au pas d'homme. Ceci en toute objectivité, moi qui nage comme une clé de 15 !*

<sup>8</sup> *Vélo fonctionnel qui a été, en son temps, vélo de fonction. Le fantasque facteur de Jour de fête de Jacques Tati nous le restitue aimablement. Il semblerait que ses vertus se trouvent redécouvertes par certains corps de police aujourd'hui.*

<sup>9</sup> *Pour une plongée dans l'ambiance de l'époque, le splendide court-métrage de Louis Malle, Vive le Tour : [http://www.dailymotion.com/video/xvejne\\_vive-le-tour-tour-de-france-1962\\_sport](http://www.dailymotion.com/video/xvejne_vive-le-tour-tour-de-france-1962_sport)*

<sup>5</sup> *Teint superbe qui ne dure, au vrai, que le temps d'une saison. Toilette complète à la fin du printemps, en attendant l'été suivant. Autre trait distinctif de la bicyclette, le fait de supporter la crasse qui, paraît-il, protège de bien des choses (mais pas du vol). A l'opposé, le vélo y est allergique.*

à laquelle je n'échappe pas. C'est cependant début Juillet, après le retour dans l'Hexagone et le début de la montagne que les choses sérieuses, pour moi, commenceront. L'école terminée, un rituel s'installe. Chaque matinée, je lirai et relirai religieusement les pages que le journal Le Soir consacre à l'événement. Je débute, en haleine, par le compte-rendu de l'étape de la veille. Faut-il que je trouve là matière à alimenter un goût naissant pour l'épopée ! Après m'être accordé quelques récréations, je reprends mon exégèse par l'inépuisable registre des classements et des tableaux, avec, je l'accorde, une prédilection pour l'équipe Faema Flandria. A huit ans, le chauvinisme n'est pas encore un vilain défaut, et un coureur de la garde rouge, Joseph Planckaert s'est emparé du maillot jaune à Luchon au nez et à la barbe d'Anquetil, grand favori de l'épreuve, pour le garder jusqu'à la sortie des Alpes. Deux jours avant Paris, les choses rentreront toutefois dans l'ordre. Maître Jacques, à la faveur d'un contre-la-montre d'anthologie, retrouvera une tunique trop longtemps usurpée. Cependant, il aura suffi qu'un " petit Belge " au style heurté fasse la nique neuf jours durant aux principaux favoris pour allumer en moi une flamme pour la petite reine qui ne me quittera pas. Au reste, pas d'engouement sans identification. Héro d'une semaine, Planckaert<sup>10</sup> sera par surcroît le héraut d'une vocation jamais démentie. D'autres le remplaceront, outsiders le plus souvent mais quoiqu'il en aille du processus, dorénavant amateur de la chose, je ne monterai plus sur mon vélo sans m'y croire un peu. L'après-midi, je ne serai pas en reste. Bayonne - Pau, Pau - Saint Gaudens, Antibes - Briançon, Briançon - Aix-les-Bains, autant d'étapes

<sup>10</sup> *Patronyme très couru dans le milieu du vélo. Son homonyme, sans lien de parenté, Willy, plutôt sprinter, gagnera quant à lui deux étapes du Tour 66. Les frères de Willy, Walter et Eddy menèrent aussi, avec des fortunes diverses, carrière parmi les professionnels. Le plus doué de la fratrie fut sans conteste Eddy, le cadet. Son palmarès en fait foi : maillot vert du Tour 88, victoires d'étapes dans les trois grands tours, Tour des Flandre 88, Paris-Roubaix 90. Je garde le souvenir d'un Grand Prix de l'E3 au cours duquel, échappé avec Vanderpoel, il sucera sa roue, jeu d'équipe oblige, pendant des dizaines de bornes pour le sauter comme en s'excusant en vue de la ligne d'arrivée. Un jour de grand vent, alors que je tirais de longs bouts droits avec mon frère qui bâchait dans ma roue, l'idée m'est venue de transformer en "partir avec un Planckaert dans le dos", l'expression "partir avec une pancarte dans le dos" et depuis, c'est resté entre nous. Aussi, chaque fois qu'il rechigne à passer (la pancarte, toujours la pancarte), il se ramasse un "eh, Planckaert" tonitruant. Maintenant que la chose est ébruitée, je sens que la famille Planckaert va encore s'agrandir !*

escarpées que je suis, les yeux fixés sur le cadran vitré du poste en bakélite qui trône dans le salon dans l'attente frénétique d'un flash (une attaque, un passage au sommet,...). Ensuite, l'oreille toujours collée au haut-parleur, je presse les grosses touches de la façade et manipule, haletant, la molette de réglage des stations, passant ainsi d'Europe 1 (ondes longues) à Bruxelles (ondes moyennes) ou inversement, afin de recouper les infos.

On pense à juste titre que la vision est passive, et l'écoute participante. Lorsque l'image "manque", pour construire en imagination un film de l'événement, l'esprit fait son miel du moindre détail. Dans la torpeur de ces après-midi de Juillet, j'ai le sentiment d'avoir, malgré les grésillements et les parasites ; suivi les péripéties de la course tout aussi intensément que je peux le faire aujourd'hui sur un écran HD. En sueur sous le cagnard, pour sûr, j'ai grimpé avec les coureurs parmi les 404 et les motos. Comme eux, j'ai souffert mille morts en quête d'une gloire éphémère

Je crois devoir à cette expérience initiale, une aversion conjointe pour les sprinters et les suceurs de roue<sup>11</sup>. Très tôt, j'ai cru à la justice immanente des grands cols qui permettent d'écramer le peloton, de ne sélectionner que le gratin. A ce gratin, j'ai rêvé d'appartenir, et dans le fantasme, je reste aujourd'hui encore un coureur de tour. Par voie de conséquence, voler rime pour moi avec été et si je tiens la forme en Juillet, je n'aurai pas raté ma saison. Comme par hasard d'ailleurs, un bonheur n'arrivant jamais seul, je n'aime rien tant que ces moelleuses randonnées, quand les fruits alanguis rêvent sous les feuilles et que l'après-midi chavire au soleil.

Il serait toutefois injuste de ne retenir de ces saisons édifiantes – je renouvellerai l'exercice plusieurs années durant -, que leurs seules retombées sportives. Avant d'être une école de vie, le cyclisme a institué pour moi l'école de la vie, à mille lieues d'un didactisme qui m'a toujours rebuté.

Au premier rang de ces bénéfiques collatéraux, je place sans hésiter l'amour de la France et de sa géographie. Par le pouvoir incantatoire des noms propres, tout me fut merveilleusement offert, tout porté à ma connaissance : les villes, les plaines, les collines, les montagnes, les départements. Avec un peu d'imagination, je coloriais bien d'autres choses, le ciel de traîne au-dessus des coureurs, les platanes au bord

<sup>11</sup> *Engances non exclusives l'une de l'autre. Pour être plus explicite, on peut être suceur non sprinter, mais pas sprinter sans sucer. Pour moi, la Grande Boucle commence lorsque la route s'élève.*

de la route, j'ajoutais les champs de lavande, les pins des landes, .... Certaines questions me taraudaient : les lieux ressemblent-ils au nom qu'ils portent ? Le Tourmalet, Brive-la-Gaillarde, Bagnères-de-Bigorre, Dignes les Bains ? Et l'odeur des foins coupés est-elle la même près de chez moi dans les Ardennes, dans la Beauce ou dans le Cantal ? De fil en aiguille, la lecture des cartes ne tarda pas à me mettre en joie. Chacune, dépliée, sera pour moi comme une clé des songes, un livre ouvert aux aventures vélocypédiques.

Mais la France, c'est aussi une langue dont la pratique ne m'était pas étrangère. Grâce à mon zapping radiophonique, j'eus l'heur d'expérimenter sans le savoir quelques rudiments de recherche linguistique. Pourquoi donc les reporters hexagonaux s'évertuaient-ils à déformer le nom des coureurs néerlandophones, au point que cela en devienne risible<sup>12</sup> ? Désarçonné dans un premier temps – "Planckaerte ? Le maillot jaune aurait-il changé d'identité ?-, je pris le pli de les imiter, ce qui redoubla mon questionnement : Comment se faisait-il que je sois capable d'adopter les deux prononciations lors qu'eux, bien que s'exprimant dans la même langue que la mienne, s'en montraient décidément bien incapables<sup>13</sup> ? Tous les sons de la "prononciation belge" ne se retrouvaient-ils pas dans certains mots français ? J'étais loin de soupçonner qu'un phonème n'est pas un son, que chaque langue possède son propre système phonologique, toutes considérations au demeurant sans importance pour le locuteur lambda. Aurais-je pu faire cinquante-deux ans plus tard, l'étalage de mon savoir, ce qui me fait une belle jambe, si la Grande Boucle ne m'avait à ce point captivé ? Poser la question, c'est y répondre ! Le vélo ne mène nulle part<sup>14</sup>, mais il transforme la vie. Vive le vélo !

Dure, dure, la fin du Tour. L'heure des podiums venue<sup>15</sup>, un vague à l'âme m'envahissait à l'évocation

<sup>12</sup> *Au nombre de leurs glorieux successeurs, l'inénarrable Cédric Vasseur qui bien que flamand lui-même, et après avoir roulé plusieurs saisons chez Patrick Lefevre (dites Lefebvre !) persiste dans "l'estropiach" avec en prime, un accent qui fleure bon le Marolles ;*

<sup>13</sup> *Est-ce vraiment aussi désespéré ? Mesdames et messieurs les Français, répétez après moi : plan-carte, plan-carte, plan-carte. Plus vite, plancart, planckart, Planckaert, ... Bravo ! Il suffisait d'y penser !..*

<sup>14</sup> *C'est le coureur qui mène, pas le vélo. La bicyclette, par contre, mène partout.*

<sup>15</sup> *C'est déjà assez dur comme ça. Pourquoi faut-il qu'on nous inflige en prime, toutes ces cérémonies ? Moi qui pratique le sport en amateur, autrement dit, pour l'amour du sport, qu'ai-je besoin de médailles, de trophées et autres fêtes de clôture.*

de longs après-midi moroses, sans plus rien de glorieux à se mettre sous la dent. Par bonheur, les prochaines vacances familiales à la Mer du Nord offraient la perspective de quelques échappées belles sur des machines plus vraies que vraies proposées à la location.

Après quelques séances de mise en jambes échevelées sur la digue, l'idée nous vint, mon frère et moi, d'y organiser quelques critériums en bonne et due forme. Ce genre d'épreuve nécessite la présence de nombreux bénévoles. Aussi, cousins, sœurs et cousines furent réquisitionnés, qui pour distribuer les bidons, qui pour sonner la cloche, qui pour prendre la photo finish. Deux traits de craie distants de quelques centimètres pour symboliser la ligne d'arrivée, quelques chaises dans les cinquante derniers pour les parents supporteurs en guise de gradin, et tout était emballé pour l'emballage final. Nous démarrions, mon frère (Vannitsen), un cousin (Darrigade) et moi (Van Looy<sup>16</sup>) dès l'ouverture de la boutique de location, pour des tours et détours au sein d'un peloton aussi imposant qu'imaginaire. Il y avait comme toujours quelques audacieux, les cyclistes que nous croisons, chasse-patates de la première heure. Pas question toutefois de se faire doubler ! Les équipiers qui nous remontaient y veillaient tant et si bien qu'à l'heure du regroupement général<sup>17</sup>, le temps pour tout le personnel familial de rappliquer, je portais l'estocade finale, suivi par les seuls Darrigade et Vannitsen. Après un dernier tour rondement mené, le souffle de la meute dans la nuque, nous nous tirions des bourres mémorables dans les trois cents derniers mètres, Vannitsen et moi, tandis que Darrigade coinçait à dix longueurs. Je l'emportais généralement sur le fil, à peine le temps de lever les bras en signe de victoire. Une seule fois, dans le doute, je dus, bon prince, abandonner le bouquet et le baiser de la miss (Colette, ma cousine préférée<sup>18</sup>) à mon principal rival. Nous n'avions en effet pas décidé lequel des deux traits ferait autorité, en cas de contestation. Et la durée de la location arrivait à son terme !

<sup>16</sup> *Il n'était pas lui qu'un sprinter suceur de roues. On ne gagne pas Liège Bastogne et le Tour de Lombardie par hasard. Qui plus est, un maillot de champion du monde, ça ne se refuse pas !*

<sup>17</sup> *On a coutume de dire que les critériums sont arrangés, que c'est combines et compagnie, mais pas de ça chez Lecharlier !*

<sup>18</sup> *Croyez-moi si vous le voulez, mais sa mère (ma tante donc) a, un jour de critérium à Oversijse, reçu des mains de Rik Van Looy, son bouquet de vainqueur lors du tour d'honneur. Cela n'aurait donc été qu'un prêt pour un rendu.*